



## JEUX D'ÉCHOS ET CITATIONS INTERNES DANS LE COMMENTAIRE AUX *GÉORGIQUES*

MURIEL LAFOND

UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR – CTELA

### Résumé

Les commentaires de Servius aux *Géorgiques* souffrent d'un net désintérêt de la part des chercheurs. Leur position terminale ainsi que leur concision y contribuent et l'on pourrait penser que Servius considère que tout a été dit auparavant. Nous étudierons comment le *grammaticus* signale en effet, de façon explicite ou non, les renvois à ce qui précède, tissant tout un réseau de relations intratextuelles et de jeux d'échos. Il invite cependant à une circulation au sein des commentaires qui ne suit pas nécessairement l'ordre d'écriture des livres, contrairement à ce que l'on a souvent dit, et témoigne de la richesse de ces commentaires aux *Géorgiques* si souvent ignorés.

### Abstract

*Servian commentaries on the Georgics suffer from a clear lack of interest from researchers. Their terminal position and conciseness contribute to this situation, and one might think that Servius believes everything has already been said. We will study how the grammaticus explicitly or implicitly signals references to what precedes, weaving a whole network of intratextual relations and echoes that invite circulation within the commentaries, without necessarily following the order in which the books were written as searchers have often said, while also demonstrating the richness of these often-ignored commentaries on the Georgics.*

Pour qui s'intéresse aux commentaires de Servius, c'est un fait indéniable que ceux consacrés aux *Géorgiques* demeurent nettement en retrait<sup>1</sup>. Ils sont certes largement utilisés par les éditeurs et les exégètes du poème virgilien, aussi bien pour établir le texte que pour expliquer un passage difficile<sup>2</sup>. De plus, les remarques parfois techniques ou savantes de Servius dans ce commentaire ont pu servir de base à une description précise de l'araire antique<sup>3</sup>, nourrir la réflexion des historiens des religions sur les problématiques libations de vin en l'honneur de Cérès ou leur fournir une liste inédite de dieux indigètes<sup>4</sup>, entre autres nombreux apports. Comment ne pas également évoquer la profusion d'articles qui découlent de la mystérieuse mention de la présence de *laudes Galli* en lieu et place de l'histoire d'Aristée ou de la légende d'Orphée dans la 4<sup>e</sup> *Géorgique*, ce « débat sans fin », pour reprendre le titre d'un article récent<sup>5</sup> ?

Malgré les précieuses informations qu'il offre dans des domaines variés, le commentaire au poème didactique n'est cependant que bien rarement sollicité lorsqu'il s'agit d'étudier la méthode exégétique propre à Servius et sa conception de la *latinitas* ou qu'un chercheur souhaite illustrer une étude sur le célèbre *grammaticus*. Il paraît certes naturel de se référer de préférence au commentaire de l'œuvre majeure de Virgile, l'*Énéide*, d'autant qu'elle est le premier poème à être étudié par Servius<sup>6</sup> et qu'il s'étend sur quelque 1 305 pages dans l'édition

<sup>1</sup> Nous avons fait ce constat du désintérêt des chercheurs à l'égard des commentaires aux *Géorgiques* dès 2011, en particulier en ce concerne l'étude de la méthode exégétique de Servius, et force est de constater que la situation n'a guère changé depuis. Nous résumons donc ici l'état de fait et les hypothèses pouvant expliquer cette mise à l'écart tels que développés dans LAFOND 2011, p. 341-349.

<sup>2</sup> Dans sa précieuse édition des *Géorgiques*, Gian Biagio CONTE (2013) se réfère plusieurs centaines de fois à Servius pour établir le texte, tandis que Roger A. B. MYNORS (1990) cite régulièrement le scholiaste dans son commentaire pour discuter des leçons retenues ou écartées ; Servius est bien souvent convoqué pour justifier une interprétation dans la riche analyse de Richard THOMAS (1988), mais aussi dans les ouvrages de Will RICHTER (1957), Gary B. MILES (1980), Leendert WEEDA (2015) ou Charlie KERRIGAN (2022), pour ne citer que quelques travaux d'époques diverses.

<sup>3</sup> AITKEN 1956.

<sup>4</sup> Respectivement *ad G.* 1, 344 et 1, 21.

<sup>5</sup> GAGLIARDI 2022. On se reportera notamment à la bibliographie concernant les *laudes Galli*, fournie, à défaut d'être exhaustive.

<sup>6</sup> Servius étudie en effet les poèmes en commençant par l'*Énéide*, puis les *Bucoliques* pour finir par les *Géorgiques*, tandis que le *Servius Danielis* suit l'ordre du commentaire de Donat, respectant l'ordre chronologique d'écriture.

Thilo<sup>7</sup>. Pourtant, avec ses 127 pages seulement, les commentaires aux *Bucoliques* suscitent un intérêt bien plus important que ceux aux *Géorgiques* : ils bénéficient en effet de deux traductions en français<sup>8</sup>, tandis que Fabio Stok et Giuseppe Ramires ont publié un imposant ouvrage sur la tradition manuscrite de ces écrits.

Il n'est rien de tel pour ceux qui nous occupent<sup>9</sup> et leur position terminale ne peut pas expliquer totalement ce désintérêt. On pourrait aussi évoquer l'étiement souvent constaté au fil des écrits serviens, de l'abondant commentaire au livre 1 de l'*Énéide*, qui s'étend sur 210 pages dans l'édition Thilo pour 756 vers, aux 77 pages du livre 12 pour 952 vers. Ce phénomène s'interrompt cependant dans le commentaire aux *Bucoliques*, puisque l'on peut noter que Servius consacre plus de lignes à l'étude d'un vers des églogues en comparaison de l'épopée. De même, la 1<sup>e</sup> *Géorgique* fait l'objet d'un traitement approfondi, mais on assiste à une accélération encore plus remarquable que celle que nous avons signalée pour l'*Énéide*, dans la mesure où l'on passe de 5,5 vers étudiés par page pour le premier livre à une moyenne de presque 14 pour le dernier, l'étude se faisant tellement rapide vers la fin que l'on peut trouver 50 vers survolés en deux pages, comme pour les vv. 470-519 de la 4<sup>e</sup> *Géorgique*<sup>10</sup>.

Il est vrai que le commentaire du poème didactique se distingue par son caractère souvent concis, voire lapidaire, parfois même déroutant et difficilement compréhensible. Si l'on passe outre les difficultés liées à une tradition manuscrite complexe et la moindre qualité du travail éditorial de Thilo pour cette partie<sup>11</sup>, on pourrait émettre l'hypothèse que Servius souhaite éviter de se répéter, dans la mesure où tout a déjà été dit plus haut. En ce cas, il est à supposer que le scholiaste nous signale des renvois à ce qui précède.

<sup>7</sup> Nous nous référons à cette version ancienne du texte servien (THILO 1881) pour la simple raison qu'il s'agit de l'édition complète la plus « récente » à ce jour. Cependant, pour les citations de cet article, nous utiliserons le texte des éditions de la CUF pour les livres 1 et 8 du commentaire à l'*Énéide*.

<sup>8</sup> DASPET 2007 et BOUQUET 2008 pour les traductions, toutes deux d'après l'édition du texte établi par THILO ; STOK et RAMIRES 2021 pour l'étude de la tradition manuscrite, prélude à une édition du texte à paraître.

<sup>9</sup> La seule traduction du commentaire aux *Géorgiques* existante pour l'heure est celle que nous avons réalisée dans le cadre de notre thèse de doctorat (LAFOND 2007), d'après l'édition du texte établi par Georg THILO. Une équipe d'éminents philologues italiens, parmi lesquels Giancarlo Abbamonte, Giuseppe Ramires et Fabio Stok, préparent actuellement une nouvelle édition de ce commentaire en quatre volumes, tandis que nous nous chargerons de l'introduction, la traduction et l'annotation pour la CUF aux Belles Lettres.

<sup>10</sup> On compte une moyenne de 6,5 vers étudiés par page dans le commentaire aux *Bucoliques* contre 7,5 pour l'*Énéide*. Paradoxalement et contre toute attente, la 1<sup>e</sup> *Géorgique* offre les scholies les plus détaillées de l'ensemble des commentaires virgiliens avec une moyenne de 5,5 vers seulement étudiés par page, mais nous passons ensuite à 10 vers pour la deuxième, 11,5 pour la troisième et 13,8 pour la dernière.

<sup>11</sup> Voir sur ces deux points l'article de F. STOK dans le présent volume.

## 1. Les renvois internes explicites

### 1.1. Présence des renvois explicites dans le commentaire aux Géorgiques

Tout au long des commentaires, lorsqu'il souhaite signaler de façon explicite qu'il a déjà évoqué ce dont il est question, Servius utilise le plus souvent la forme *ut diximus* ou sa variante *ut supra diximus*<sup>12</sup>. Ces expressions apparaissent fréquemment dans les commentaires anciens, comme dans celui que Donat a consacré aux œuvres de Térence, ainsi que dans les *artes*, mais aussi, de façon plus large, dans des ouvrages techniques et scientifiques tels que les écrits de Celse, de Pline l'Ancien ou de Quintilien<sup>13</sup>. Cette utilisation récurrente traduit un souci de cohérence, une attention didactique visant à s'assurer que son auditoire ou ses lecteurs suivent bien les étapes de la démonstration, qu'ils mettent en relation différentes parties du raisonnement ou bien peut être comprise comme un moyen de réactiver leur mémoire. Dans cet esprit, devrait apparaître un nombre croissant de ces renvois explicites au fil des commentaires, puisqu'ils mettent en évidence un sens de lecture, mais de façon surprenante, nous lisons cette expression ou ses variantes dès la scholie *ad Aen.* 1, 37, pour un total de 36 dans le commentaire de ce premier chant, alors qu'elle n'est utilisée que 12 fois dans celui au chant 12. Il est indéniable que Servius a apporté un grand soin à ce livre initial et qu'il se montre moins soucieux par la suite d'accompagner son auditoire ou ses lecteurs en une démarche didactique.

<sup>12</sup> On notera le caractère vague de l'indication : « comme nous l'avons dit » ou « comme nous l'avons dit plus haut » ; les renseignements plus précis sur le livre ou même le poème étudié s'avèrent relativement rares : sur 49 renvois explicites dans le commentaire aux *Géorgiques*, on dénombre deux références directes à celui aux *Bucoliques* (*ad G.* 1, 404 ; 4, 101) et sept à l'*Énéide* (*ad G.* 1, 488 ; 2, 201 ; 2, 481 ; 3, 27 ; 3, 296 ; 3, 304 ; 4, 125) dont 2 qui précisent le livre (*ad G.* 3, 27 : *ut etiam in primo Aeneidis diximus* et *ad G.* 4, 125 : *ut etiam in tertio Aeneidis diximus*). À trois reprises, Servius renvoie au commentaire aux *Géorgiques* lui-même, sans nommer le poème, mais en indiquant à chaque fois le livre concerné (*ad G.* 3, 296 et 304 : *ut etiam in primo diximus* ; *ad G.* 3, 338 : *cuius fabulam in primo memorauimus*). On peut donc se poser la question de la capacité des élèves à identifier avec précision le passage auquel le *grammaticus* se réfère : il convient néanmoins de garder à l'esprit que la répétition est un principe essentiel de l'éducation antique, de même que l'exercice de la mémoire. Dans cet article, nous n'étudierons que le texte qui relève du seul Servius, la nature hétérogène des scholies de Daniel ne permettant pas de tirer des conclusions utiles à notre réflexion. On notera cependant que le compilateur médiéval à l'origine de cette version étendue du commentaire opte pour une forme impersonnelle, *ut dictum est*, pour signaler les renvois explicites, suivant en cela le commentaire de Donat aux œuvres de Virgile.

<sup>13</sup> Voir HINE 2009, en particulier p. 17-22. L'auteur analyse avec rigueur les différences qu'implique l'utilisation de la première personne au singulier ou au pluriel dans l'expression *ut diximus* / *ut dixi*, ainsi que les fonctions de ces renvois intratextuels dans les ouvrages techniques et scientifiques. Sur l'emploi de ces expressions chez Quintilien, voir CITRONI 2009, p. 216-219. Quant à leur utilisation chez Servius, on se reportera à STOK et ABBA-MONTE 2021, notamment la partie intitulée « Teaching in first, second, and third person » et écrite par Fabio STOK, p. 367-372.

Au sein même du commentaire aux *Géorgiques*, les renvois internes, qui, contre toute attente du fait de sa position terminale, se font tout aussi discrets que pour le dernier chant de l'épopée, apparaissent de façon assez équilibrée entre les différents livres : 15 dans le premier ; 11 dans le deuxième ; 10 dans le livre 3 ; 13 dans le dernier. Un examen plus attentif met cependant en évidence une différence frappante entre les deux moitiés du commentaire : les livres 1 et 2 renvoient trois fois plus souvent aux scholies des *Géorgiques* qu'à celles des deux autres poèmes virgiliens. Ce choix crée une impression de repli, d'autonomie du commentaire au poème didactique, ce qui n'invalide pas pour autant l'hypothèse selon laquelle Servius se ferait plus concis parce qu'il juge que tout a été dit auparavant ; il s'abstiendrait simplement d'inviter de façon explicite son lecteur-auditeur à se reporter à ce qui précède, au-delà de ce dernier poème. À l'inverse, les livres 3 et 4 renvoient aussi souvent au commentaire aux *Géorgiques* qu'à ceux des autres poèmes. Peut-être cette différence s'explique-t-elle par la rapidité avec laquelle Servius termine son ouvrage : les passages qui lui reviennent le plus aisément à l'esprit sont ceux, plus familiers sans doute, extraits des scholies sur l'*Énéide*. Une autre hypothèse, plus satisfaisante nous semble-t-il, serait de considérer que les thèmes abordés dans la seconde moitié du poème (l'élevage et les animaux, l'amour et la maladie, les abeilles et les récits mythologiques) entrent davantage en écho avec l'*Énéide* et les *Bucoliques*, le commentaire de ces dernières étant d'ailleurs assez bien représenté dans les liens intratextuels explicités par le *grammaticus*.

## 1.2. Fonctions de *ut diximus*

Si l'on considère à présent les raisons pour lesquelles le scholiaste recourt à cette formule de renvoi, on constate que certaines ne servent qu'à assurer une plus grande cohérence à l'ensemble poétique. Servius se plaît, par exemple, à insister sur le caractère programmatique des premiers vers de chaque livre, comme dans l'exemple suivant :

Servius, *ad G.* 1, 69 : *et ut supra diximus, omnia praecepta, quae commemorat, ad illud pertinent, quod ait "quid faciat laetas segetes" [G. 1, 1].*

« Comme nous l'avons aussi dit plus haut, tous les préceptes qu'il évoque renvoient à ce qu'il a écrit : "ce qui procure des moissons riantes" »<sup>14</sup>.

Un souci didactique peut le pousser également à renvoyer tout simplement au début de la scholie lorsque celle-ci est un peu longue et qu'un rappel de ce qui a déclenché le raisonnement est estimé nécessaire, ou bien lorsque le *grammaticus* souhaite renforcer la validité de ses dires par la répétition d'une référence à un auteur d'autorité tel que Caton, *ad G.* 2, 412. Il peut aussi signaler qu'une

<sup>14</sup> Toutes les traductions de cet article sont personnelles.

information a déjà été donnée précédemment, en un simple rappel ; dans ce cas, il s'agit la plupart du temps d'une réécriture, mais aucune information supplémentaire n'est apportée :

Servius, *ad G. 1*, 217 : *et aliud est 'aperire annum', aliud 'inchoare', nam nullus dubitat, Martio mense, ut supra diximus, annum inchoare.*

« et c'est une chose d'«ouvrir l'année», une autre de la «commencer», car personne ne doute, comme nous l'avons dit plus haut, que l'année commence au mois de mars ».

Servius, *ad G. 1*, 43 : *quia anni initium mensis est Martius*

« pour cette raison que le mois de mars est le début de l'année ».

Il arrive souvent néanmoins que le renvoi à ce qui précède permette de compléter grandement une information délivrée de façon succincte : *ad G. 3*, 532, une brève scholie indique que les *uri* sont des bœufs sauvages, « comme nous l'avons dit plus haut » (*ut diximus supra*). Cette indication vague renvoie à *ad G. 2*, 374, scholie qui offre des renseignements sur le lieu de vie de ces animaux, leurs dimensions imposantes en comparaison du reste de la faune, ainsi que l'étymologie de leur nom.

De façon plus inattendue, la scholie dans laquelle se lit le renvoi peut être plus riche que le passage qui précède, comme dans l'exemple suivant :

Servius, *ad G. 3*, 382 : *Riphaei autem montes sunt Scythiae, ut diximus, a perpetuo uentorum flatu nominati : nam ῥιφή graece impetus et ὄρμη dicitur ἀπὸ τοῦ ῥίπτειν.*

« Les monts Riphées se trouvent en Scythie, comme nous l'avons dit, et sont ainsi nommés à cause du souffle continu des vents car ῥιφή signifie en grec "assaut" et le mot ὄρμη "attaque" se dit ἀπὸ τοῦ ῥίπτειν "d'après le verbe signifiant "lancer" ».

Servius, *ad G. 1*, 240 : *'Riphaeas' autem 'arces' Scythiam dicit, cuius sunt montes Riphaei.*

« Par les "sommets riphéens" (*Rhiphaeas arces*), il [Virgile] désigne d'autre part la Scythie, où se trouvent les monts Riphées ».

La scholie du livre 3 renvoie à celle du livre 1, mais c'est celle qui vient le plus tardivement qui contient le plus d'informations, puisqu'elle offre une étymologie qui n'était pas proposée précédemment. Il arrive aussi que les deux passages mis en relation se complètent mutuellement : ainsi, en *G. 3*, 27, le commentaire sur les trois noms que le peuple proposa à Octavien est certes plus concis que le passage détaillé auquel il renvoie, *ad Aen. 1*, 292, mais la scholie aux *Géorgiques* explique que les trois noms ont été suggérés par les trois parties du peuple, à savoir l'ordre sénatorial, l'ordre équestre et la plèbe, indication que l'on ne trouvait pas précédemment. Ce constat s'avère fort intéressant, car, même si de tels

exemples, et plus encore l'enrichissement réciproque, sont assez rares dans les renvois signifiés par *ut diximus*, ils constituent cependant une invitation à circuler au sein même de l'ensemble des commentaires, sans se contenter de les suivre de façon linéaire, comme le donnaient à penser le parfait *diximus* et le fréquent *supra* ou le plus rare *saepe*.

Parfois enfin, le retour à ce qui précède se révèle indispensable à la compréhension même de la scholie : lorsque Servius écrit, à propos des *Géorgiques*, qu'elles sont écrites en un « style moyen », il est nécessaire de suivre son invitation à se reporter plus haut, à savoir aux préfaces des commentaires à l'*Énéide* et aux *Bucoliques* pour saisir ce que sont les trois styles<sup>15</sup> ; une fable, seulement évoquée rapidement *ad G.* 4, 404 (« Nisus, roi de Mégare, père de Scylla, dont nous avons parlé de façon plus développée dans les *Bucoliques* »<sup>16</sup>), fait l'objet d'une longue présentation *ad B.* 6, 74. Notre hypothèse de départ se confirme donc : le scholiaste ne souhaite manifestement pas se répéter, comme lorsqu'il se contente d'une explication lapidaire *ad G.* 2, 481, dans la mesure où il a déjà analysé le même vers dans l'*Énéide* (7, 745) : l'obscur référence au « système des cercles » trouve alors tout son sens dans ce retour en arrière.

## 2. Un marqueur plus discret : les citations virgiliennes

L'expression *ut diximus* ou ses variantes peut être accompagnée d'une citation de Virgile, comme c'est le cas dans le premier exemple que nous avons étudié, *ad G.* 1, 69. Reproduire au sein d'une scholie un autre vers du poète est une pratique courante dans les commentaires de Servius : on en compte plus de 250 dans ceux aux *Géorgiques*.

### 2.1. Citations au service de Virgile

Examinons par conséquent le rôle de ces citations, qu'elles soient accompagnées de l'expression *ut diximus* ou non. Une centaine d'entre elles se répartissent selon trois fonctions principales.

La première consiste à se mettre tout simplement au service du poème pour en souligner la cohérence : nous avons vu que l'un des emplois de *ut diximus* était de mettre en évidence le caractère programmatique des premiers vers de chaque livre et bon nombre de citations virgiliennes servent ce même souci de révéler la logique interne du poème, d'en souligner l'économie générale. Cependant, en plus

<sup>15</sup> Dans la préface à l'*Énéide*, le scholiaste explique qu'il existe trois styles, le simple, le moyen et le sublime, qu'il associe dans la préface aux *Bucoliques* aux trois grandes œuvres de Virgile, respectivement les églogues, le poème didactique et l'épopée.

<sup>16</sup> Servius, *ad G.* 4, 404 : *Nisus rex Megarensium, pater Scyllae, de quo plenius in bucolicis diximus.*

de l'habituel retour en arrière et toujours dans le but de rendre compte de la cohérence du poème étudié, le mouvement des citations virgiliennes nous projette également de temps à autre vers ce qui va être dit par le poète avec, cette fois-ci, *ut paulo post* ou *item paulo post*, expressions présentes dans l'ensemble des commentaires.

La deuxième fonction est d'illustrer le propos du scholiaste et de constituer Virgile en une sorte d'*auctoritas* suprême : c'est le poète lui-même qui est convoqué pour servir de garant à la parole de Servius, comme ici sur la différence entre corbeau et corneille :

Servius, *ad G. 1*, 388 : *et notandum, cornicem et rauca uoce et solam pluuiam praedicere, coruos uero et plures et uoce tenui ac purissima, contra naturam suam, ut "tum liquidas corui presso ter gutture uoces" [G. 1, 410].*

« on doit aussi noter que la corneille prédit seulement la pluie et cela, d'une voix rauque, tandis que les corbeaux prédisent bien des choses d'une voix délicate et très pure, contraire à leur nature, comme dans : "alors, les corbeaux, le gosier serré, <répètent> trois <ou quatre> fois leurs accents limpides" ».

La dernière fonction de cette première catégorie de citations permet de souligner les habitudes d'écriture du poète, de signaler la récurrence d'emploi d'une figure, de donner un exemple d'une autre utilisation d'un mot dans un contexte différent : la maîtrise poétique et le génie de Virgile sont ainsi célébrés et le poète se voit justifié en tous points, même lorsqu'un emploi paraît à première vue douteux, grâce à une citation qui vient au contraire prouver la justesse du mot utilisé ou donner l'impression que nous avons affaire à une licence poétique, du fait de la récurrence d'utilisation d'une forme à première vue contestable vis-à-vis de la *latinitas*, et non d'un *uitium*.

## 2.2. Citations au service des écrits serviens

D'une façon plus intéressante pour notre propos, les citations virgiliennes peuvent aussi faire véritablement commentaire, de manière plus ou moins explicite, par la mise en relation de deux passages de l'œuvre. Servius, par le jeu de citations, rapproche ainsi implicitement l'activité industrielle des abeilles et celle des Carthaginois qui construisent leur cité ou souligne les points communs qui existent entre le mode de vie de ces insectes et celui de l'âge d'or : lorsqu'il commente le v. 157 de la 4<sup>e</sup> *Géorgique* (*in medium quaesita reponunt*), il évoque en effet les biens mis en commun par la communauté des abeilles en ajoutant une citation de *G. 1*, 127 (*in medium quaerebant*), sans plus de précision. Or ce vers est extrait d'un passage consacré à l'âge d'or, avant l'avènement de Jupiter, ce qui vient enrichir la représentation des mœurs des insectes sur un mode valorisant, même si c'est au lecteur de faire l'effort d'une recontextualisation.

Les rapprochements qu'établit le recours aux citations peuvent également étayer une interprétation de Servius. Il met ainsi en évidence une surprenante critique de la vigne :

Servius, *ad G. 2*, 397 : *iam paulatim tendit ad uitium uituperationem, dicens et infinitum esse earum laborem, ut "cui numquam exhausti satis est" [G. 2, 398], et incertum fructum, ut "et iam maturis metuendus Iuppiter uuis" [G.2,419] et ipsum etiam fructum perniciosum, ut "Bacchus et ad culpam causas dedit" [G. 2, 455].*

« à présent, il [Virgile] tend insensiblement vers une critique de la vigne, en affirmant à la fois que la peine que réclame celle-ci est sans fin, comme dans «<peine> qui n'est jamais entièrement achevée», que l'on ne peut compter avec certitude sur son fruit, comme dans «et, désormais, l'on doit craindre Jupiter pour les raisins mûrs» et que ce fruit lui-même est également pernicieux, comme dans «Bacchus a aussi fourni des causes au crime» ».

Cette critique n'apparaît pas clairement dans le texte de Virgile et peut être d'ailleurs discutée, mais c'est le rapprochement des trois citations qui vient faire la démonstration même de cette interprétation. Dès lors, nous pouvons nous demander si les citations du poème, parce qu'elles peuvent faire commentaire, ne pourraient pas apporter davantage d'informations que celles fournies par le seul vers évoqué.

### 2.2.1. Citations virgiliennes comme renvois implicites au commentaire

Si, en effet, moins de la moitié des citations virgiliennes servent simplement à illustrer et à justifier, comme nous venons de le voir, les près de 150 autres présentes dans le commentaire aux *Géorgiques* renvoient non seulement aux poèmes de Virgile, mais aussi – et parfois surtout – au commentaire servien attaché au vers mentionné, ce qui crée un jeu d'échos et de liens intratextuels discrets, certes, mais signalés par la citation virgilienne qui devient marqueur de cette sorte de tissage.

Il faut reconnaître que ces échos se révèlent parfois un peu vains, quand la citation nous conduit à un commentaire tout aussi lapidaire que celui du point de départ, mais l'on trouve régulièrement une réciprocité dans les citations qui invite là aussi à une circulation au sein du commentaire, s'opposant encore une fois à l'idée répandue d'un sens de lecture imposé : *ad G. 4*, 144, pour expliquer *in uersum*, Servius pose la synonymie *in ordinem* (« en ligne ») et fait suivre cette glose d'une citation de l'*Énéide* 5, 119-120. Lorsqu'on regarde le commentaire correspondant à ces vers, on lit deux hypothèses de sens du mot *uersu*, dont l'une offre la même interprétation que celle que nous venons de voir (*ordine*) avec un renvoi implicite au commentaire aux *Géorgiques* par le biais d'une citation de ce vers *G. 4*, 144. Cette réciprocité peut même se faire chaîne :

Servius, *ad G. 1*, 172 : DVPLICI APTANTVR DENTALIA D. [...] '*duplici*' autem '*dorso*' aut lato, ut "*at duplex agitur per lumbos spina*" [G. 3, 87].

Servius, *ad G. 3, 87* : DVPLEX SPINA *aut re uera duplex, aut lata, ut "duplicem gemmis auroque coronam"* [*Aen. 1, 655*], *item "et duplici aptantur dentalia dorso"* [*G. 1, 172*].

Servius, *ad Aen. 1, 655* : DVPLICEM *aut latam, ut "duplici aptantur dentalia dorso"* [*G. 1, 172*], *item "at duplex agitur per lumbos spina"* [*G. 3, 87*].

Au moment de présenter les différents sens de *duplex*, Servius décide d'illustrer celui de « large » en créant un jeu d'échos qui relie plusieurs endroits de l'œuvre virgilienne, mais aussi du commentaire : *ad G. 1, 172*, il cite *G. 3, 87* ; le commentaire de ce vers cite en retour *G. 1, 172* et *Aen. 1, 655*, quand le commentaire de ce dernier cite à la fois *G. 3, 87* et *G. 1, 172* en une boucle parfaite. Le fait de parcourir ainsi l'œuvre du poète dans son ensemble en souligne toute la cohérence, ce qui est l'un des buts recherchés par Servius, et vient également enrichir de façon implicite le commentaire. Une chaîne permet ainsi de multiplier les exemples où un nom est mis pour un autre : *ad G. 3, 89*, le scholiaste explique que Virgile a nommé Pollux à la place de Castor, comme il a employé Philomèle pour Procné en *B. 6, 79* et Teucer pour Dardanus en *Aen. 1, 235*. Dans le commentaire de ce dernier vers, on trouve une autre citation à propos des sœurs Philomèle et Procné, mais cette fois en *G. 4, 15*, puis la citation du vers des *Géorgiques* par lequel nous avons commencé cette chaîne et un troisième exemple avec Nisus mis pour Phorcus en *B. 6, 74*. Enfin, dans le commentaire de celui-ci, on lit une citation de *G. 3, 89* et de *G. 4, 15*. Ce phénomène cumulatif de renvois internes illustre et renforce l'affirmation de Servius selon laquelle ce phénomène de substitution d'un nom par un autre est fréquent chez Virgile. Se dégage ainsi l'impression d'un véritable tissage, d'un réseau de significations au sein même du commentaire. Le sens de lecture disparaît et l'invitation à ce nouveau parcours permet de glaner des détails supplémentaires presque à chaque étape : à propos du mot *aereus*, la chaîne *ad G. 3, 173* ⇒ *Aen. 5, 274* ⇒ *Aen. 5, 198* ⇒ *G. 3, 173*, véritable boucle avec un retour au point de départ, permet en effet de découvrir à chaque étape de petites nuances de sens au moyen de synonymes ou de courtes explications, en un effet cumulatif qui révèle bien tout l'intérêt de ces parcours à travers les écrits serviens.

### 2.2.2. Fonctions des renvois implicites par le biais de la citation virgilienne

Ainsi, de la même façon qu'avec l'expression *ut diximus*, la citation permet d'attirer l'attention sur un autre endroit du commentaire et d'apporter quelques détails supplémentaires. Le renvoi implicite produit par ce biais permet par exemple de lire le nom d'une figure seulement signalée : *ad G. 2, 327*, le scholiaste se contente de poser l'équivalence « *corpore* mis pour *corpori* », et d'ajouter le vers 361 du chant 10 de l'*Énéide* ; la glose de ce vers nomme la figure : il s'agit d'une antiptose. Le même procédé permet de découvrir une citation supplémentaire d'une autre autorité, par exemple, servant à étayer la démonstration.

Cette circulation permet de glaner ainsi des détails plus ou moins importants, comme nous l'avons vu avec les chaînes, mais elle s'avère souvent bien plus fructueuse ici, puisque le commentaire correspondant au vers cité peut offrir une explication souvent précieuse, voire indispensable à la compréhension d'une glose parfois réduite à quelques mots dans les *Géorgiques* : *ad G. 2, 119*, Servius note simplement qu'un *-que* est de trop, tout comme en *Aen. 5, 467*, qu'il cite. À cet endroit du commentaire, il explique que le poète a dû recourir à cette périsso-logie pour des raisons métriques, afin d'éviter une syllabe commune, ce qu'il considère comme un défaut plus grave.

Parfois, la citation est donnée sans autre explication :

Servius, *ad G. 2, 491* : INEXORABILE FATVM *alibi* "Fortuna omnipotens et ineluctabile fatum".

« INEXORABILE FATVM : ailleurs : "la Fortune toute-puissante et l'inéluctable destin" » [*Aen. 8, 334*].

Servius, *ad Aen. 8, 334* : FORTVNA OMNIPOTENS ET INELVCTABILE FATVM : *secundum stoicos locutus est qui nasci et mori fatis dant, media omnia fortunae ; nam uitae humanae incerta sunt omnia. Vnde et miscuit, ut quasi plenum ostenderet dogma ; nam nihil tam contrarium est fato quam casus, sed secundum stoicos dixit.*

« FORTVNA OMNIPOTENS ET INELVCTABILE FATVM : il a parlé conformément aux stoïciens, qui attribuent au destin la naissance et la mort, à la fortune tout ce qui est entre les deux ; car tout, dans la vie humaine, est incertitude. Et c'est pourquoi il a mêlé ces éléments pour exposer cette théorie presque dans son entier ; rien n'est en effet aussi contraire au destin que le hasard, mais il a parlé conformément aux stoïciens ».

Sans être indispensable à la compréhension du lemme, la citation permet de renvoyer indirectement à un autre passage du commentaire et de livrer une réflexion sur l'approche stoïcienne que Servius croit détecter dans ces adjectifs liés à la Fortune et au destin. Il s'agit donc d'enrichir de façon économique le commentaire du vers des *Géorgiques* que le scholiaste ne prend pas le temps d'examiner.

Le recours à la citation comme renvoi implicite peut permettre également de gagner en clarté, comme ici :

Servius, *ad G. 1, 324* : RVIT ARDVVS AETHER *tonitribus* *percrepat, ut "caelique ruina"* [*Aen. 1, 129*].

« RVIT ARDVVS AETHER : il retentit tout entier de coups de tonnerre, comme dans "et l'écroulement (*ruina*) du ciel" ».

Servius, *ad Aen. 1, 129* : CAELIQVE RVINA *id est 'tonitribus', quorum sonus similis est ruinis.*

« CAELIQVE RVINA : c'est-à-dire par les coups de tonnerre, dont le son est semblable à un écroulement ».

Le raccourci du commentaire aux *Géorgiques* est tel que l'on ne saisit guère à première lecture en quoi la citation virgilienne peut éclairer le lemme, mais le recours au commentaire du vers de l'épopée permet de comprendre que ce sont les coups de tonnerre qui font penser à cet « écroulement du ciel ». De la même façon, la citation virgilienne n'explique aucunement le rapport entre Junon et les nymphes *ad G.* 4, 336 : « ces nymphes, comme beaucoup le soutiennent, sont celles dont parle Junon », suivi d'un vers de l'*Énéide* : « j'ai deux fois sept nymphes au corps remarquable »<sup>17</sup>. Là encore, c'est le commentaire de ce vers qui nous éclaire en avançant une interprétation naturelle pour justifier le lien unissant ces divinités :

Servius, *ad Aen.* 1, 71 : SVNT MIHI BIS SEPTEM *non sine ratione Iuno nymphas dicitur sua potestate retinere ; ipsa est enim aer, de quo nubes creantur, ut est "atque in nubem cogitur aer", ex nubibus aquae, quas nymphas esse non dubium est.*

« SVNT MIHI BIS SEPTEM : ce n'est pas sans raison qu'il est dit que Junon tient les nymphes en son pouvoir ; elle-même est l'air à partir duquel sont constitués les nuages, comme dans : "et l'air se condense en nuages" [*Aen.* 5, 20] ; de ces nuages naissent des eaux, qui sont, sans doute aucun, des nymphes ».

Selon une équivalence relevant de la tradition stoïcienne, présente tout au long du commentaire servien, Junon représente l'air qui constitue les nuages, lesquels donnent naissance à la pluie, autrement dit aux eaux, identifiées aux nymphes. La citation illustre certes, mais n'explique pas et Servius n'a pas jugé bon de restituer à la fin de son commentaire ce qu'il avait développé au début.

Nous finirons par deux exemples qui montrent à quel point la citation virgilienne comme renvoi implicite au commentaire correspondant peut s'avérer indispensable pour la compréhension même de l'écrit servien : *ad G.* 4, 321, le *grammaticus*, pour étudier *Mater Cyrene mater*, écrit qu'il est odieux d'appeler ses parents par leur nom et cite le chant 12 de l'*Énéide*, précisant le contexte, à savoir un accès de désespoir (*in desperatione*) : « et il se précipite, implorant Turnus par son nom »<sup>18</sup>. La citation laisse perplexe, puisque la personne qui supplie le chef rutule en l'interpellant de façon nominative est le guerrier Sacès, qui n'apparaît que dans ce passage de l'épopée et n'entretient manifestement aucun lien de parenté avec Turnus. En revanche, le commentaire à l'*Énéide*, qui cite

<sup>17</sup> Servius *ad G.* 4, 336. DRYMOQVE XANTHOQVE *hae sunt, ut multi uolunt, de quibus ait Iuno "sunt mihi bis septem praestanti corpore nymphae"* (« ces nymphes, comme beaucoup le soutiennent, sont celles dont parle Junon : "j'ai deux fois sept nymphes au corps remarquable" [*Aen.* 1, 71] »).

<sup>18</sup> Virgile, *Aen.* 12, 652 : *ruitque inplorans nomine Turnum.*

d'ailleurs les *Géorgiques* en retour, explique que c'est un affront que d'appeler par son nom quelqu'un qui nous est supérieur, qu'il s'agisse donc d'un parent ou d'un chef. Servius ajoute que le poète recourt à ce procédé pour signifier le trouble des personnages.

De même, *ad G. 2*, 268, c'est le renvoi à un développement historique qui permet de véritablement comprendre une autre glose lapidaire :

Servius, *ad G. 2*, 268 : MATREM terram, ut "antiquam exquirite matrem".

« MATREM : la terre, comme dans : "recherchez votre mère antique" [*Aen 3*, 96] ».

Difficile de reconnaître, sans aucun contexte, ce dont il est question ici. Le vers du chant 3 de l'épopée fait partie d'une prophétie de l'oracle de Délos, ce qui peut justifier l'obscurité de l'expression, mais c'est encore une fois au commentaire que Servius renvoie ses étudiants pour offrir un exemple historico-légitime éclairant de cette équivalence terre/mère :

Servius, *ad Aen. 3*, 96 : MATREM id est terram. Tractum autem est de historia : nam Brutus et filii Tarquinii cum oraculum Delphici Apollinis peterent, responsum est eius imperium fore, qui primus matrem reuersus oscularetur; quod solus Brutus agnoscens, de nauis egressus simulans casum osculatus est terram : unde et potitus imperio est.

« MATREM : c'est-à-dire la terre. Ce point est tiré de l'histoire : alors que Brutus et les fils de Tarquin interrogeaient en effet l'oracle d'Apollon de Delphes, réponse leur fut faite que le premier qui embrasserait sa mère à son retour obtiendrait le pouvoir. Seul Brutus comprit ces mots et, descendant du navire, il feignit une chute et embrassa la terre : c'est ainsi qu'il prit le pouvoir ».

### 2.2.3. Incohérences

Cependant, les écrits de Servius ne vont pas sans erreurs ni contradictions<sup>19</sup> ; nous pouvons ainsi nous trouver exposés à des incohérences dans les renvois, comme lorsque Servius explique, *ad G. 2*, 115, que les Gérons sont qualifiés de *picti* parce qu'ils arborent des tatouages et cite *Aen. 4*, 146 : *pictique Agathyrssi*. Pourtant, lorsque l'on se réfère au commentaire à l'*Énéide*, on lit que *picti* ne signifie pas que les Agathyrses portent des tatouages, mais qu'ils sont beaux grâce à leurs cheveux teints en bleu<sup>20</sup>. Que les deux passages offrent un sens différent de *picti* pourrait se comprendre, mais Servius n'aurait pas dû les mettre en rapport, puisque cela génère une contradiction dans l'interprétation.

<sup>19</sup> On pourra ainsi se reporter, à titre d'exemple, à l'article de D. VALLAT dans le présent volume, « Vraies et fausses erreurs chez Servius, *Aen. 1* » ou à celui que nous avons consacré à la figure d'Hercule chez Servius (LAFOND 2016, p. 473-474).

<sup>20</sup> Servius, *ad Aen. 4*, 146 : "Picti" autem non 'stigmata habentes', sed 'pulchri', hoc est cyanea coma placentes.

Il en va de même *ad G. 2, 494* :

Servius, *ad G. 2, 494* : NYMPHASQVE SORORES *non Panis uel Siluani, sed inter se sorores, ut "Aetnaeos fratres", inter se scilicet.*

« NYMPHASQVE SORORES : non pas sœurs de Pan ou de Silvain, mais sœurs entre elles, comme dans “les frères de l’Etna” [*Aen. 3, 678*], à savoir frères entre eux ».

Servius, *ad Aen. 3, 678* : AETNEOS FRATRES *aut similes, aut feritate germanos, nam non sunt Polyphemi fratres, quem Neptuni filium Homerus dicit.*

« AETNEOS FRATRES : ou bien qui se ressemblent ou bien germains par la cruauté, car ils ne sont pas les frères de Polyphème, qu’Homère présente comme le fils de Neptune ».

Difficile de comprendre l’acception que l’on doit donner au mot « frères » de l’Etna : frères de sang, comme dans le commentaire aux *Géorgiques*, ce qu’exclut Servius dans celui à *l’Énéide*, puisqu’il considère que seul Polyphème est le fils de Neptune ? Frères seulement pour signifier leur similitude physique ou morale, ce que contredit le rapprochement avec les nymphes ? Nous avons relevé plus d’une douzaine de contradictions<sup>21</sup> de cette nature dans le commentaire aux *Géorgiques* : dans ces cas-là, c’est la citation elle-même qui prévaut et le scholiaste n’a manifestement pas en tête le commentaire qui y était attaché. Mais comment lui en tenir rigueur face à l’ampleur de ses écrits ?

### 3. Absence de marqueur et jeux d’échos

#### 3.1. Une chasse au trésor... sans carte

Malgré ces marqueurs que constituent l’expression *ut diximus* et nombre de citations virgiliennes, il peut arriver au lecteur familier des commentaires d’éprouver une impression de familiarité, de « déjà-lu » face à certaines scholies, sans qu’apparaissent des indices invitant à se reporter à un autre endroit du commentaire. C’est le cas, pour ne prendre que deux exemples, lorsque Servius redit que la lune n’émet pas une lumière qui lui est propre *ad G. 2, 478* ou lorsqu’il

<sup>21</sup> Ces contradictions touchent des domaines variés, mais principalement linguistiques dans le commentaire aux *Géorgiques* : détail mythologique (*ad G. 1, 19 vs ad Aen. 1, 323* sur Triptolème) ; signification d’un mot, dans son sens premier ou en contexte (*ad G. 1, 357 vs ad Aen. 8, 527* ; *ad G. 2, 65 vs ad Aen. 8, 610* ; *ad G. 3, 49 vs ad Aen. 1, 443* ; *ad G. 3, 87 vs ad Aen. 1, 655*) ; utilisation grammaticale d’un mot, à propos du cas attendu, de son nombre, de son genre, de sa nature (*ad G. 1, 162 vs ad G. 1, 46* ; *ad G. 2, 169 vs commentaire à l’Ars Donati 407* ; *ad G. 3, 53 vs ad Aen. 3, 427* ; *ad G. 3, 96 vs ad Aen. 4, 36*). On trouve également des erreurs dans la citation d’un vers (*ad G. 3, 517*) ou l’affirmation selon laquelle un point a « souvent » (*saepe*) été évoqué alors qu’il n’apparaît que deux fois dans l’ensemble des commentaires (*ad G. 1, 278*).

évoque le pavot consommé par Cérès *ad G.* 1, 212. Dans ces scholies, le report n'est pas véritablement indispensable<sup>22</sup>, mais permet d'obtenir néanmoins quelques points explicatifs : on a reproché à Virgile de donner à penser que la lune émet sa propre lumière, alors que tous les physiiciens réfutent cette idée ; c'est sur les conseils de Jupiter que Cérès a consommé le pavot qui provoque l'oubli et le sommeil pour l'aider à supporter la perte de sa fille.

C'est également le caractère imprécis, lapidaire, voire incompréhensible de certaines scholies qui peut nous encourager à feuilleter les pages du commentaire. Cette fois-ci, nous nous trouvons sans guide et, comme nous ne bénéficions plus de la mémoire des Anciens, il nous faut faire appel à notre connaissance du texte virgilien ou, lorsque Servius s'éloigne du poème qu'il analyse, à l'outil informatique. Ainsi, *ad G.* 1, 473, les noms d'Ino et Mélicerte apparaissent avec la simple mention d'une divinisation, donnant à supposer que le récit mythologique a été abordé plus haut :

Servius, *ad G.* 1, 473 : *sane Ino et Melicerta postquam sunt in numina commutati, graece Palaemon et Leucothea sunt appellati, latine Portunus et Mater Matuta.*

« en tout cas, Ino et Mélicerte, après avoir été transformés en divinités, furent appelés Palémon et Leucothée en grec, Portunus et Mater Matuta en latin ».

Il est question de Portunus une unique fois dans l'*Énéide*, au vers 241 du chant 5, et Servius rapporte à cet endroit du commentaire l'histoire des deux malheureux qui se jetèrent dans la mer pour échapper à la folie d'Athamas et la façon dont ils furent changés en divinités marines, selon la volonté des dieux.

En d'autres occasions, la perplexité que nous éprouvons face à une remarque déroutante nous rappelle les nombreuses occasions où Servius nous invitait, de façon plus ou moins explicite, à nous reporter à d'autres passages du commentaire. Il en va ainsi *ad G.* 3, 36, quand il écrit, en guise d'explication pour *Troiae Cynthiae auctor* : « il désigne Apollon à cause des murs »<sup>23</sup>. Nous comprenons aisément qu'il s'agit des murailles de Troie, mais une telle concision ne peut que nous pousser à chercher une explication qui aurait été donnée précédemment : elle apparaît de fait à plusieurs reprises, notamment *ad Aen.* 1, 550 et 2, 610. De même, l'affirmation selon laquelle *hordea* irait contre l'usage paraît peu claire de prime abord :

<sup>22</sup> On trouve les mêmes affirmations *ad G.* 1, 396, *Aen.* 3, 645 et 8, 23 pour la lune ; *ad G.* 1, 78 pour Cérès et le pavot. Pour ce dernier, sa capacité à provoquer l'oubli et le sommeil est mentionnée à de nombreuses reprises tout au long du commentaire à l'*Énéide*, sans établir cependant de lien avec Cérès et le rapt de sa fille.

<sup>23</sup> Servius, *ad G.* 3, 36 : *TROIAE CYNTHIVS AVCTOR uel Apollinem dicit propter muros.*

Servius, *ad G.* 1, 210 : HORDEA CAMPIS 'hordea' usurpativae. Et sciendum in his tres tantum casus usurpari, 'haec hordea, haec hordea, o hordea', sicut uina, uina, uina', 'mella, mella, mella'.

« HORDEA CAMPIS : hordea est employé contre l'usage. Il faut aussi savoir que seuls ces trois cas sont en usage : haec hordea, haec hordea, o hordea, de même que uina, uina, uina ; mella, mella, mella ».

C'est en recherchant les autres occurrences de *hordea* dans le commentaire servien que l'on trouve l'explication suivante appliquée à un vers des *Bucoliques* :

Servius, *ad B.* 5, 36 : hordea usurpativae metri causa dixit : nam 'triticum', 'hordeum', 'uinum', 'mel' numeri tantum singularis sunt, unde plurali in prosa uti non possumus".

« c'est en raison de la métrique qu'il dit contre l'usage hordea, car triticum, hordeum, uinum, mel ne s'emploient qu'au singulier ; c'est de là que nous ne pouvons les employer au pluriel en prose ».

### 3.2. Richesse des commentaires aux Géorgiques

Cette circulation au sein du commentaire afin de vérifier si une explication antérieure ne nous a pas échappé permet également de temps à autre de mettre en valeur l'apport de la scholie qui a pourtant suscité cette envie d'aller voir ailleurs : Servius procède en effet à un choix d'éléments délivrés selon la nécessité du passage, comme à propos de la figure de Saturne : il a déjà évoqué le dieu à plusieurs reprises dans le commentaire à l'*Énéide*, mais, *ad G.* 2, 406, il choisit des détails en lien avec le thème géorgique, tels l'émasculature qu'il inflige à son père et l'interprétation naturelle que l'on peut en faire :

Servius, *ad G.* 2, 406 : nam Saturnus dicitur patri Caelo uirilia falce amputasse, quae in mare cadentia Venerem creauerunt : quod ideo fingitur, quia, nisi umor de caelo in terras descenderit, nihil creatur.

« car on dit que Saturne trancha à l'aide d'une faucille les parties viriles de son père, le Ciel, lesquelles, en tombant dans la mer, donnèrent naissance à Vénus. On recourt à cette fiction parce que, si la pluie ne descend pas du ciel sur la terre, rien ne vient à naître ».

Nous avons vu que, malgré sa position terminale, le commentaire aux *Géorgiques* pouvait offrir des détails supplémentaires, comme dans cet exemple, mais l'apport peut s'avérer autrement plus important. Ainsi, Servius a bien souvent mentionné Jason tout au long des commentaires : *ad Aen.* 3, 209, il rappelle, à propos de Phinée, qu'il eut pour hôte le héros, alors que celui-ci se rendait en Colchide avec les Argonautes pour se procurer la Toison d'or ; *ad Aen.* 7, 750, l'évocation de Médée est l'occasion de rappeler qu'elle a quitté sa Colchide natale pour le suivre ; *ad Buc.* 8, 47, Servius feint de se demander qui ignore que Médée, suite à l'abandon de Jason, a tué les enfants nés de leur union. Contrairement au

*Servius Danielis*, le *grammaticus* n'a pas éprouvé le besoin de raconter de façon plus développée l'histoire du héros au moment où est mentionné dans les *Bucoliques* (4, 34) Tiphys, le pilote des Argonautes. Ce n'est que dans les dernières pages de ses écrits, *ad G.* 2, 140, qu'il développe le mythe, au moment où Virgile évoque des taureaux crachant du feu. Il semble au scholiaste que c'était là le moment le plus approprié pour rendre compte de l'histoire de Jason.

Il en va de même pour l'enlèvement de Proserpine : la déesse est mentionnée 13 fois dans les commentaires à l'*Énéide* et aux *Bucoliques*, avec, pour le livre 4 de l'épopée, la mention du rapt de la jeune fille par Pluton, mais sans autre précision. Or ce n'est que *ad G.* 1, 39 que Servius présente longuement les circonstances de l'enlèvement et le compromis sur lequel s'accordent Cérès et Pluton afin de justifier l'identification de Proserpine à la lune, qui croît et décroît selon sa présence ou non auprès de sa mère. De la même façon, la présentation d'Eurysthée que l'on peut lire *ad G.* 3, 4 aurait pu trouver tout naturellement sa place au chant 8 de l'*Énéide*, par exemple, mais le *grammaticus* a préféré réserver cette élucidation au moment où le roi de Grèce est nommé par Virgile, ce qui n'était pas le cas dans l'*Énéide*<sup>24</sup>.

Il n'est donc pas rare que ce soit le commentaire aux *Géorgiques* qui vienne éclairer ce qui précède, sans que cela soit signalé à cet endroit. Servius choisit ainsi l'endroit qui lui paraît le plus adéquat pour commenter, contrairement au *Servius Danielis*, où le compilateur tend le plus souvent à l'exhaustivité et saisit la moindre occasion pour faire preuve d'érudition, développant de longues fiches de façon plus ou moins appropriée.

## Conclusion

Ainsi, comme dans bien d'autres domaines, Servius a déjoué nos attentes. Alors que nous pouvions penser que le commentaire aux *Géorgiques* abondait en renvois à ce qui précède du fait de sa position finale et de sa concision, l'expression *ut diximus* est proportionnellement bien moins fréquente qu'au livre 1 de l'*Énéide*, mais utilisée de façon similaire au livre 12. En revanche, nous avons mis en évidence l'existence de tout un système de renvois implicites, signalés parfois par ces marqueurs que peuvent constituer les citations virgiliennes, mais c'est de temps à autre au lecteur lui-même de retrouver les explications plus développées qui précèdent, afin de comprendre une scholie elliptique ou lapidaire.

Ce jeu d'échos et de relations intratextuelles n'est pas caractéristique du commentaire aux *Géorgiques*, même s'il est sans doute de plus d'importance dans

<sup>24</sup> On pourrait donner bien d'autres exemples de ce phénomène, qui touche aussi bien la langue (les différentes nuances temporelles de *foret*) qu'un savoir technique : le développement sur les cinq régions du monde, mentionnées au livre 7 de l'*Énéide*, est ainsi bien plus important dans le commentaire aux *Géorgiques*.

cet écrit si concis, mais nous devons le considérer comme une invitation à une circulation au sein de l'ensemble des commentaires, d'où l'importance, nous semble-t-il, de signaler dans les notes de la future édition que nous préparons ces nombreux points de convergence. Le fait de constater que c'est le commentaire aux *Géorgiques* qui peut parfois s'avérer le plus riche en détails doit à présent nous convaincre qu'il est grand temps de s'intéresser à ce mal-aimé.

### BIBLIOGRAPHIE

- AITKEN R. 1956, « Virgil's Plough », *Journal of Roman Studies* 46, p. 97-106.
- BOUQUET M. 2008 (trad.), *Commentaire de Servius aux Bucoliques de Virgile*, HDR non publiée, soutenue à l'université Lyon III.
- CITRONI M. 2009, « *Ego, nos et tu* dans l'*Institutio oratoria*. Les identités de la voix parlante et les domaines de destination du discours didactique », in D. VAN MAL-MAEDER, A. BURNIER et L. NUÑEZ (éd.), *Jeux de voix. Énonciation, intertextualité et intentionnalité dans la littérature antique*, Berne, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien.
- CONTE G. B. 2013, *P. Vergilius Maro, Bucolica*, S. Ottaviano (éd.), *Georgica*, G. B. Conte (éd.), Berlin, Boston.
- DASPET F. 2007 (trad.), *Servius. Commentaire aux Bucoliques de Virgile*, Gradignan.
- GAGLIARDI P. 2022, « The *laudes Galli* at the end of Virgil's *Georgics*: an endless debate », *Eranos* 113, p. 61-88.
- HINE H. M. 2009, « Subjectivity and Objectivity in Latin Scientific and Technical Literature », in Liba TAUB et Aude DOODY (éd.), *Authorial Voices in Greco-Roman Technical Writing*, Trier, p. 13-30.
- KERRIGAN C. 2022, *Virgil's Map: Geography, Empire, and the Georgics*, London, New York.
- LAFOND M. 2007, *Traduction annotée des commentaires de Servius aux Géorgiques de Virgile*, thèse de doctorat sous la direction de J. Fabre-Serris, soutenue à l'Université Lille 3, non publiée.

— 2011, « Spécificités et réception du commentaire aux *Géorgiques* : l'exemple d'Isidore de Séville », in B. MÉNIEL, M. BOUQUET et G. RAMIRES (éd.), *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, p. 339-354.

— 2016, « La figure d'Hercule dans les commentaires serviens », in A. GARCEA, M.-K. LHOMMÉ, D. VALLAT (éd.), *Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique*, Hildesheim, Zürich, New York, p. 465-478.

MILES G. B. 1980, *Virgil's Georgics. A New Interpretation*, Oakland.

MYNORS R. A. B. 1990, *Virgil: Georgics*, Oxford.

RICHTER W. 1957, *Vergil. Georgica*, Max Hueber Verlag, München.

STOK F. et ABBAMONTE G. 2021, « Teaching Strategies in Servius' Commentary », *Maia* 73, 2, p. 365-384.

STOK F. et RAMIRES G. 2021, *La tradizione manoscritta del commento di Servio alle Bucoliche*, Pisa.

THILO G. 1881-1887 (éd.), *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii I-II-III*, 1, Leipzig.